

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION:

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Les échos de Montréal, par L. d'O. — La Semaine. — L'art de vivre. — Le Mouchoir blanc par Émile Bergerat. — Le roi des farceurs. — Poésies: Vers d'Octobre par Henge; La vieille Demoiselle, par le marquis de Pinodan; Le chemin de la vie, par Charles Garnier. — L'Ane enchanté. — Le mauvais oeil. — Une Canadienne-française au pays des Pharaons. — La fâcheuse routine. — L'aigle parachute (avec gravure). — Nouvelle: Le fermier, par Guy de Maupassant. — Légende magyare, par E. Horn. — Premières angoisses, par A. Theuriet. — Une lutte gastronomique, par Ch. Monselet. — Le flair de Charlie Anderson (avec gravure), par L. Mac-Verton. — Application de l'électricité. — Ça et là, (gravures). — Petits échos de la mode. — Récréation en famille. — Les derniers petits Peaux-Rouges, (avec gravures). — Notes scientifiques. — Page de Saint-Nicolas, (avec gravures). — Sport: Le jeu de crosse. — Glanures amusantes. — Chosds et autres.

FEUILLETONS : La Demoiselle Blanche, par Ch. Foley; Le Héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : Prélude pour piano, par F. Chopin; Plainte d'amour, paroles de Ch. Fromentin, musique de H. Sutter.

GRAVURES : Joies d'automne. — Portrait de l'Hon. J.-G. Laviolette. — Les confidences de deux amis. — Soeurs Franciscaines au pied des pyramides d'Egypte. — Beaux arts: L'attente. — Huit vues de Lachine, près Montréal. — Une Canadienne tissant au métier, composition de Edmond-J. Massicotte. — Quatre toilettes à la mode. — Les "Mascottins", groupe des jeunes champions du jeu de la crosse. — Page humoristique.

LES ECHOS de MONTREAL

Après une longue carrière dont l'intégrité lui vaut l'estime et le respect de tous ses concitoyens, l'honorable J.-G. Laviolette vient de mourir.

En nous quittant pour un monde meilleur, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, le défunt laisse inoubliable le souvenir d'une âme d'élite et d'un esprit éclairé. Sa vie, toute de travail, fut partagée entre des études sérieuses et la politique. Conservateur convaincu, il demeura fidèle à son parti et joua un rôle important dans l'administration des affaires de notre pays.

Avec l'honorable J.-G. Laviolette, ancien conseiller législatif, disparaît une de nos importantes figures historiques du siècle dernier.

Que les membres éplorés de sa famille et ses nombreux amis, veuillent bien, en cette triste occurrence, accepter nos sympathiques condoléances.

* * *

La semaine dernière, je faisais allusion à la vitesse excessive de certains véhicules, tous plus modernes les uns que les autres. Je constatais la présence à Montréal d'un nombre de plus en plus grand d'automobiles. Et, si je ne me trompe pas, je laissais entrevoir les accidents qui résultent infailliblement de l'emploi de machines locomotrices trop rapides.

Qu'il me soit permis de reprendre ce sujet, d'autant plus qu'il comporte quelques réflexions d'ordre général.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de battre en brèche le progrès, mais de l'envisager de placide et logique façon, ainsi qu'il convient à un jeune peuple. Si tant est que le progrès consiste à aller très vite en toutes choses, ce qui n'est pas prouvé. Un tel critérium n'ayant pas été formulé, malgré les apparences en sa faveur.

Emportés dans le fourbillon des forces physiques et morales, dont la puissance se manifeste à notre époque, nous passons indifférents, à côté de merveilles que nos aïeux eussent admirées sans réserve.

Question d'habitude, sans doute!

A force de voir et de jouir davantage, chaque jour, de choses sans cesse meilleures les unes que les autres, à la longue nos sensations s'émoussent. La matière nous captive. Nos sensées s'envolent trop nombreuses au royaume du désir, nous vibrons trop, et, revers de la médaille, la neurasthénie fait de nouvelles victimes.

Sans tenir compte des théories, on est en droit de croire que nous souffrons, dans les grandes villes, d'un surmenage créé par notre genre d'existence. Elle ne nous satisfait pourtant pas, cette existence, elle ne nous satisfait même jamais. Ainsi le veut la nature humaine, paraît-il!

La preuve en est qu'aux mille soucis de la vie nous ajoutons ceux des déplacements rapides et dangereux.

Peut-on, en effet, concevoir l'état de surexcitation mentale que ressentent les personnes dont les jours se passent à traverser constamment de nouveaux pays? En France, en Allemagne,

innocente, à autre chose à faire et se presse volontiers aux portes des théâtres pour y pleurer sur ses maux.

* * *

Les considérations qui précèdent appartiennent à un ordre d'idées qui se prêtent aux images outrées. Je ne crois pas toutefois avoir péché ici par ce défaut de langage, si commun à notre époque.

C'est que de nos jours tout est poussé à l'extrême. On abuse de l'exagération dans les mots comme dans les choses. Dès qu'il s'agit de caractériser quelque scélératesse hors pair, ou quelque accident sortant du commun, tout de suite on a recours aux expressions les plus fortes de la langue, comme si le vocabulaire était épuisé. Les termes qu'on réservait jadis pour peindre les émotions fortes ont pris cours dans les conversations les plus insignifiantes. Si bien, qu'ils perdent de leur valeur comme les vieilles monnaies.

Qui de nous n'a entendu maintes fois par jour, à propos de banalités, les expressions "c'est effrayant", "c'est terrible", "j'en suis fou", et bien d'autres? On peut les entendre soit en famille, soit même sur la voie publique, rue Saint-Laurent, par exemple, ou ailleurs.

Jadis, un homme qui avait une préférence pour les huîtres, disait: "J'aime les huîtres". S'il les aimait beaucoup, il disait: "J'aime beaucoup les huîtres." Aujourd'hui, l'on dit: "J'adore les huîtres", ou bien: "J'aime les huîtres à en mourir."

Or, si on adore les huîtres, je me demande quel culte on peut rendre à Dieu?

Pour l'amour du bon sens, nous qui voulons conserver la langue de nos pères, modifions ce langage, et parlons comme ceux qui appelaient un chat un chat et Rollet un fripon.

* * *

J'ai parlé d'huîtres. Elles sont maintenant de saison, puisque nous voilà en octobre, mais d'automne contenant la lettre r. Aussi, le soir venu, voit-on des gourmets ou des gourmands qui, fourchette en main, savourent de malheureux bivalves, dans des locaux ad hoc.

Apparemment, la faveur dont jouissent ces mollusques semble être en raison directe de l'éloignement de leur lieu d'origine. Ceci est tellement vrai qu'en Russie, en plein Moscou, on racontait, il y a quelques années, une anecdote tendant à prouver ce que j'avance.

Donc, un Mr Schalouchine, père des célèbres banquiers russes, était serf du comte Cheremetief. Cet esclave, millionnaire, marchand et éleveur de moutons, avait offert jusqu'à 250,000 roubles à son maître, pour sa liberté. Le comte non moins riche avait refusé.

Un jour, notre gentilhomme grondait son maître d'hôtel de n'avoir pu lui procurer des huîtres, dont il était friand.

Entre Mr Schalouchine, qui avait apporté dans sa voiture un petit baril d'huîtres.

Le noble russe, en voyant son serf, se doute du motif de sa visite. Inutile, lui crie-t-il: Je n'ai que faire de votre argent, ce qu'il me faut, ce sont des huîtres. Apportez-m'en sur l'heure et vous êtes libre.

Le marchand ne se fit pas prier. Sa bonne fortune le servait à souhait. Un instant après, le comte faisait honneur à son mets favori, et Schalouchine était libre.

Les gourmets sont donc parfois généreux!

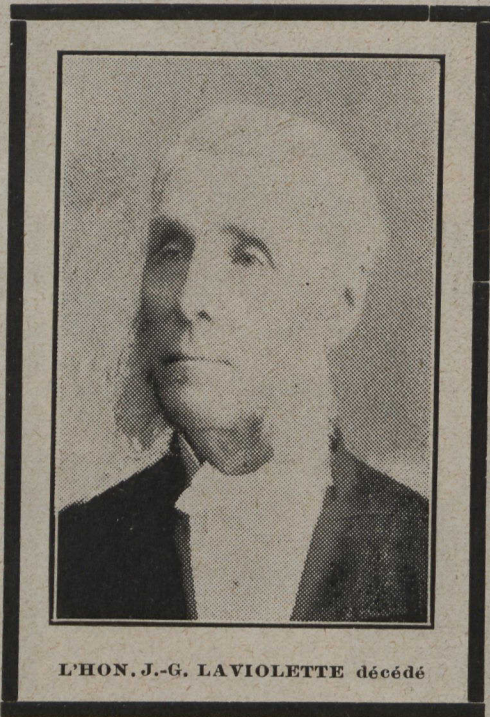
* * *

Puisque j'entretiens le lecteur de propos de table, et qu'à Montréal notre population est très cosmopolite, je raconterai, d'après un voyageur, le moyen de reconnaître à table d'hôte, la nationalité de différents convives. Le garçon ou la fille de table étant soudoyés, on fait mettre une mouche dans le verre de chacun.

Le premier criera et s'emportera; ce sera un Américain. Le second renversera poliment son verre et la mouche dedans; c'est un Italien, qui tient à un verre immaculé.

Le troisième, qui ne veut gêner personne, enlèvera discrètement la mouche avec la pointe de son couteau, et fera contre fortune bon cœur. C'est le Français.

Enfin, le quatrième avalera d'un trait le contenu de son verre et la mouche avec. C'est l'Allemand.



L'HON. J.-G. LAVIOLETTE décédé

chez nous, des individus que l'on dit être sains d'esprit et de corps, ne sont heureux que lorsqu'ils se confient à une machine dont ils ne peuvent plus contrôler l'allure, tant est grande sa vitesse.

C'est un mal de plus à ajouter à la longue liste de ceux que nous connaissons.

De là, des craintes et des émotions nouvelles, quelques jouissances illusoire, et beaucoup de douleurs latentes. Ce n'est pas impunément que nous redoutons les écrasements, les fils de trolley, les explosions et les incendies. Sans nous en rendre compte, toutes ces appréhensions nous condamnent à la névrose.

Comme je le laissais entendre, l'autre jour, nous nous civilisons peut-être trop vite. Nous coudoyons la mort à chaque instant, nous le savons, et cela nous affecte d'autant plus que nous ne sommes pas toujours prêts à l'envisager au pied levé.

Il n'est donc pas étonnant de regretter par moments la façon de vivre de nos ancêtres. Et c'est avec une pointe de tristesse que nous pensons à l'époque des sabots et des guimbardes.

Où sont maintenant les âtres tranquilles d'autan? Qui les écoute, les bonnes histoires des grand'mères à coiffes blanches? Le bonheur des champs est considéré comme un fardeau, on fuit l'ombre des bons vieux clochers de village. On ne danse plus le rigodon, la foule, moins